

Onna tsecagne

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **33 (1895)**

Heft 3

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-194754>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Une belle-mère vengée.

M. Seymont, dernièrement, avait diné à Nogent avec sa femme et un de ses beaux-frères. En wagon, au retour, la conversation tomba sur la famille, et par hasard on en vint à parler de la mère de Mme Seymont.

A ce nom, le mari qui professe pour sa belle-mère une haine vaudevillesque entra dans une colère affreuse. Tous les griefs, sérieux ou futiles dont est faite l'horreur classique du gendre pour sa belle-mère, revinrent d'un coup au cerveau de M. Seymont, qui se monta, s'excita, criant, s'exaspérant au plus haut point.

— Tiens ! s'écria-t-il au paroxysme de la rage, si elle était là, si je la tenais, voilà ce que j'en ferais !

À ces mots, saisissant la bouillotte — qui, pleine d'eau froide sous ses pieds, n'était là qu'un innocent accessoire destiné à faire croire aux voyageurs frileux que les wagons sont chauffés — il la lançait à toute volée par la portière.

Cette exécution en effigie de sa belle-mère calma aussitôt le gendre, qui se rassit le sourire aux lèvres avec la satisfaction de la vengeance accomplie et chantonnant l'air de Mme Simon-Girard :

Bien que ce soit un songe,
Ça fait toujours plaisir.

Pauvre garçon, s'il est un dieu protecteur des ivrognes, il en est un aussi vengeur des belles-mères.

C'est lui sans doute qui avait placé près de l'endroit où — sous forme de bouillotte — celle de M. Seymont avait été précipitée, un brave homme d'équipe qui avait été témoin du crime en effigie.

C'est lui qui avait armé le bras du gendre à quelques mètres seulement de la gare de Pantin, si bien que M. Seymont avait à peine terminé le couplet de sa chanson, qu'un inspecteur de la ligne de l'Est arrivait lui demander des explications sur sa façon de traiter les bouillottes.

De là, discussion, procès-verbaux et poursuite en police correctionnelle.

M. Seymont a été condamné, hier, à six jours de prison pour infraction à la police des chemins de fer et outrages à un employé commissionné.

— Merci, messieurs, a dit le condamné en se retirant joyeux. Six jours sans la voir ! Quelle aubaine !

Lausanne, 10 janvier 1895.

Monsieur le Rédacteur du *Conteur vaudois*,

Permettez-moi de recourir à l'hospitalité de vos colonnes pour formuler une petite observation à ces messieurs qui nous gratifient sans cesse du nom de *coquette*.

Coquette, pourquoi ? parce que nous

devons avoir recours au miroir pour les soins de notre toilette !

Eh bien ! oui, nous regardons la glace, mais pour sûr nous n'en portons pas une toute l'année dans la poche gauche du gilet, comme le font beaucoup de messieurs qui, notez-le bien, sont les plus acharnés pour nous reprocher l'usage de cet objet.

Si vous en doutez, Messieurs, vous n'avez qu'à vous adresser au premier jeune homme que vous rencontrerez pour lui demander son miroir.

Le *coquet*, soyez-en persuadé, le sortira immédiatement de la poche de son gilet.

Avec considération distinguée,

Une lectrice coquette.

Onna tsecagne.

Dou gaillà, qu'aviont coumeinci pè sè couenà, arrevont bintout à se tsermailli tot dè bon, à s'êtsodà et à sè reprodzi çosse et cein. Ma fâi, à foorce s'ein derè, lè gros mots arrevont et sè font lo poeing. Yon dè clliào lulus, avâi à la man ion dè clliào bâtons dè fretâi, bâton niolu et qu'à la pognâ garniâ dè cllious dzauno; et l'altro, qu'étâi lo pe einradzi, n'ousâvè pas bailli lo premi pêtâ, po cein que l'arâi pu ourè zonnâ lo dordon su sa carcasse. Assebin, ye fâ à l'altro :

— Ah, tsancro dè pandoure ! t'as dâo bounheu d'avâi on bâton, kâ se te ne l'aviâ pas, tè repondo que t'ein vairiâ de 'na rude.

L'altro, qu'étâi solido et que n'avâi pas poaire dè sè branquâ, tsampè son bâton perque bas et fâ :

— Eh bin, chenapan, que véyo vairè ?

Adon l'altro, qu'étâi vi qu'on pesson, eimpognè lo bâton et baillè onna dèdzalâie dâo diablo à cé pourro lulu qu'à étâ tant ébaubi que n'a pas pi su sè dèfeindrè.

— Ora, lâi fâ l'altro, ein tsampeint via lo baton et ein sè ramasseint ao pe vito, t'avé bin de que te vairiâ !

On crâno remido.

On compagnon que souffressâi lè pier-rès po cein que l'avâi on coo à n'on pi, étâi eimbêtâ dè ne pas poâi einfatâ dâi solâ, que lâi fasont mâu, et sè mettâi onna charga iò l'avâi copâ on bocon d'eimpègne.

Sè décidâ on dzo d'allâ tsi l'apoti-quière po lâi demandâ se per hazâ l'arâi on remido po cein, et lâi fâ :

— Y'é on sacré bougro dè coo drâi su lo petit artet, que mè fâ vairè lè z'étâilès; ariâ-vo petètrè oquiè po lo fèrè parti ?

— Oh, y'é cein que vo faut, repond lo martchand dè drougnès; y'é quie onna pomarda que vo n'âi qu'à eimbardouffâ la pliâce que vo fâ mau, devant de vo z'allâ cutsi.

— Adon, vo crâidè que cein est bon ?

— Aloo ! noutron syndiquo qu'a on coo que lo fâ souffri du mé dè veingt ans, ne vâo rein d'altro.

— Eh bin, se l'est dinsè, bailli m'ein po dix centimes.

La barbe en pointe.

Un journal anglais constate que, depuis quelques années, tous les Anglais ont changé la forme de leur barbe. Autrefois, ils la portaient ronde; maintenant, on ne voit plus que des barbes à la Van Dyck, en pointe, en forme de V. Et voici comment on explique ce changement.

Le prince de Galles possède un barbier en chef, qui a la haute main sur le système pileux de Son Altesse Royale. Il y a deux ou trois ans, cet artiste capillaire remarqua que son auguste client engraisait. Il voulut remédier à cet inconvénient et s'avisâ qu'une modification dans la coupe de la barbe produirait l'effet désiré. Il communiqua ses vues au prince, qui les approuva. Le sort en était jeté : à dater de ce jour, l'héritier de la couronne d'Angleterre a porté une barbe à la Van Dyck.

Aussitôt les fashionables gras, les gentlemen à faces circulaires découvrirent que la barbe ronde augmentait leur apparence d'obésité, tandis que la barbe en pointe la diminuait. Ils suivirent l'exemple de Son Altesse. Les fashionables maigres en firent autant, sans trop savoir pourquoi. Puis ce fut le tour des gens non fashionables, qu'ils fussent maigres ou gras, et enfin du peuple entier de la Grande-Bretagne.

Le bien d'autrui.

— Tu serais si gentille ! dit-il à Julie, tandis que la jeune fille achevait d'épingler l'épaisse torsade de ses cheveux bruns, tu serais si gentille et... je t'en prie !

Elle se retourna et, brusquement, éclata de rire à son nez.

— Deviens-tu fou ? demanda-t-elle.

— Non, répondit-il, car je le suis depuis longtemps.. de toi, tu le sais bien !

— Une mèche de cheveux ? reprit-elle en riant encore, mais pourquoi faire, mon pauvre Toussaint ? Tu n'as même pas de médaillon pour la mettre.

— Regarde ! répondit-il en sortant de la poche de son gilet une petite boîte qu'il ouvrit aussitôt, regarde, tiens...

— Oh ! s'écria-t-elle en croisant ses mains de surprise et d'extase devant le joli médaillon qu'il lui présenta ; et c'est pour mettre mes cheveux que tu l'as acheté ?

— Non... C'est pour y mettre les miens.

— Les tiens ! Y penses-tu ?

— Et puis, pour te le donner ensuite.

— Pour me le donner ? répéta-t-elle ; vraiment, ce bijou est pour moi ?

— Oui, mais en échange, je veux... une boucle de tes cheveux.

Et, du doigt, il effleura le front de la jeune